

Contre les violences gynécologiques, enfin une charte des bonnes pratiques

EXCLUSIF En réaction à l'affaire Darai, du nom du gynécologue accusé de viols, la profession publie un document écrit rappelant aux blouses blanches les règles simples à respecter.

ELSA MARI ET AURÉLIE SIPOS

EN 2014, le hashtag cru #PayeTonUtérus fustigeait, sur Twitter, les gestes déplacés, les discours paternalistes, les mots culpabilisants de certains gynécologues. Quatre ans plus tard, le Haut Conseil à l'égalité alertait sur la multiplication de ces violences. Automne 2021 : l'enquête préliminaire pour viols visant le spécialiste de l'endométriose Émile Darai relance le débat. Trois dates, trois cris de détresse. Et ensuite ?

Le Collège national des gynécologues et obstétriciens français (CNGOF) tape du poing sur la table. En réaction à l'affaire Darai, il publie aujourd'hui une charte inédite de bonnes pratiques, signée par toute la profession, que nous avons pu consulter en avant-première. « Ce texte, on en a besoin, c'est une certitude, nous commente la présidente du CNGOF, Joëlle Belaisch-Allart. Que tous les gynécologues de France et de Navarre l'affichent dans leur cabinet ! » Première règle, celle du consentement. « On demande d'abord à la patiente si elle est d'accord pour être examinée, et on respecte son choix », articule la docteure.

Les victimes sortent du silence

Parallèlement, un autre travail d'ampleur commence, ce qu'on appelle les « recommandations pour la pratique », véritable bible du praticien. Rédigées par les médecins et patients, elles sont attendues d'ici un an et visent à améliorer la qualité et la sécurité des soins. Suffisant ? Depuis les premières accusations, fin septembre, contre le professeur Darai, mis en retrait de ses responsabilités de chef de service par l'Assistance publique-Hôpitaux de Paris



Ce texte, on en a besoin, c'est une certitude. Que tous les gynécologues de France et de Navarre l'affichent dans leur cabinet !

JOËLLE BELAISCH-ALLART,
PRÉSIDENTE DU COLLÈGE
NATIONAL DES GYNÉCOLOGUES
ET OBSTÉTRICIENS FRANÇAIS



Première règle : « On demande d'abord à la patiente si elle est d'accord pour être examinée, et on respecte son choix ».

(AP-HP), le collectif Stop aux violences obstétricales et gynécologiques croule sous les témoignages de victimes passées par son cabinet. Mais pas seulement. « C'est le début du #MeToo gynécologique, mais tout reste à faire », juge sa porte-parole, Sonia Bisch.

Dans l'ombre de la médiatique « affaire Tenon » se cachent d'autres dossiers, comme celui de Maria, qui a porté plainte pour « viol aggravé » contre un gynécologue du sud de la France, il y a quelques mois. Lors de son examen, cette femme de 29 ans décrit des mouvements de va-et-vient réalisés avec une sonde d'échographie et des attouchements sur ses parties intimes. « Je choisis de témoigner pour mettre fin à l'impunité », revendique-t-elle. Face à cette nouvelle déflagration, Sonia Bisch appelle l'État à lancer une campagne de communication sur le droit des patientes et créer un numéro d'urgence pour les victimes.

Les praticiens bienveillants répertoriés Parmi les explications à ce problème de société, selon la militante, le manque de contrôle et de données des blou-

ses blanches. Pourtant, après le rapport du Haut Conseil à l'égalité en 2018, l'enseignement commençait à évoluer. Quid du « changement en marche » dont parlait, à l'époque, Philippe Deruelle, l'ancien secrétaire du CNGOF ? « On avance, mais doucement », reconnaît-il, trois ans plus tard. Certes, la prévention des violences gynécologiques fait bien partie des connaissances à acquérir par les étudiants de médecine, entre la 4^e et la 6^e année. « Mais son application est hétérogène, selon les villes et les envies. » Et les formations continues ? « Le Covid a cassé la dynamique. »

En attendant une révolution des pratiques, les femmes s'échangent sur des sites comme Gyn&Co les contacts de gynécologues bienveillants. Certaines, comme Charlotte, s'en détournent carrément, préférant être suivies par des sages-femmes. « Pour la première fois, on m'a demandé l'autorisation avant de pratiquer un acte », témoigne-t-elle. Si le docteur Deruelle reste « persuadé » que la profession a déjà beaucoup lutté contre ces maltraitances, il admet qu'elle doit encore « se remettre en question ».

À SAVOIR | « Rien n'est obligatoire » lors d'une consultation

■ Puis-je interrompre l'examen ?

OUI. « Rien n'est obligatoire », lance, fermement, la docteure Isabelle Héron. Appréhension, gêne, hantise de l'examen... il est possible de refuser ou de stopper un frottis en cours, une palpation des seins, un toucher vaginal. « Ce n'est pas fréquent mais il peut m'arriver qu'une femme me dise : *Je n'ai pas envie aujourd'hui*, et je respecte sa demande », poursuit la présidente de la Fédération nationale des collèges de gynécologie médicale, précisant qu'un geste doit s'accompagner d'une « information et d'un accord verbal ». La charte le dit clairement : « Aucune pression, en cas de refus, ne sera exercée sur la patiente. » Si l'examen est inévitable pour chercher l'origine d'une douleur, orienter un diagnostic, un second rendez-vous lui sera proposé.

■ Dois-je être entièrement nue ?

NON. « Déshabillez-vous », l'impératif peut glacer les femmes pudiques. La docteure Isabelle Héron l'a bien com-

pris et a modifié ses pratiques. « Je leur dis d'enlever le haut puis de le remettre et d'enlever le bas pour l'examen gynécologique. » Vous pouvez demander au médecin de procéder en deux étapes s'il ne le fait pas spontanément. La charte précise que la patiente examinée peut être assistée « par l'accompagnant de son choix ».

■ Une patiente vierge, qui vient pour une contraception, doit-elle être auscultée ?

NON. « Absolument pas », réagit Joëlle Belaisch-Allart, présidente du Collège des gynécologues et obstétriciens français. Un examen invasif tels qu'un toucher vaginal ou l'introduction d'un spéculum, servant à écarter les parois du vagin, n'est pas « conseillé, en l'absence de symptômes », dit la charte, chez une femme qui n'a pas eu de rapports sexuels. Il s'agit d'un simple entretien au cours duquel le médecin peut vous peser, prendre votre tension, palper les seins. « Si elle se plaint de douleurs

au ventre, de saignements, d'absence de règles, il faut l'examiner », poursuit la gynéco. Le spéculum doit être adapté à chaque morphologie. Quant au toucher vaginal, c'est valable pour toutes les femmes, il est réalisé avec un doigt, deux si c'est vraiment nécessaire, toujours avec des gants recouvrant la main ou l'index et le majeur.

■ Le toucher rectal, est-ce interdit ?

NON. Certes, il n'est pas fréquent, mais parfois indispensable « pour détecter un cancer ou de l'endométriose », précise Joëlle Belaisch-Allart. En somme pour poser un diagnostic. « Des médecins, souvent spécialisés dans l'endométriose, le pratiquent quand ils cherchent un nodule ou une infiltration sur la paroi entre le vagin et le rectum, détaille Isabelle Héron, mais le toucher rectal ne fait pas du tout partie de l'examen gynécologique classique ». S'il est pratiqué, le médecin doit d'abord « expliquer » son geste, précise la charte.

E.M.

PROCÈS DES ATTENTATS DU 13 NOVEMBRE

Les amoureux du Bataclan

Les poignants récits de Hans et Lou, un jeune couple rescapé, séparés dès le début de l'attaque de la salle de concert, ont marqué ce vingt-neuvième jour d'audience. Aujourd'hui, ils survivent et s'épaulent « comme des petits vieux ».

PASCALE ÉGRÉ

SUR L'ÉCRAN de la cour d'assises de Paris spécialement composée s'affiche le plan de la salle du Bataclan, comme souvent lorsqu'un rescapé du 13 Novembre s'avance à la barre. Le principe est de mieux se représenter l'endroit où chacun se trouvait durant l'attaque. Cette fois, on voit deux petites croix dans la fosse qui s'éloignent. L'une se fige quasiment sur place, là où Hans, grièvement blessé, s'est effondré. L'autre part d'un trait jusqu'à une sortie de secours, marquant la fuite de Lou « en roulé-boulé » hors de l'enfer.

Hans, 43 ans, père de deux enfants, et Lou, 32 ans, sa compagne, sont venus témoigner tour à tour hier de « leur » 13 Novembre et de leur reconstruction. Séparément au pupitre, parce que ce couple a alors été séparé, mais sous le regard aimant de l'autre. « Je suis fière du fait que, avec Hans, on a réussi à se soutenir, à rester soudés », dira-t-elle.

« L'impression d'être dans un charnier »

Le récit de Hans, qui parle en premier, est celui d'un miraculé. Cheveux mi-longs, barbe de trois jours, il raconte d'une voix douce, un peu tremblante, en taisant ses blessures. Ce soir-là, il a invité Lou, qu'il a rencontrée « quelques mois auparavant », au concert des Eagles of Death Metal. « La vie était belle. J'avais 26 ans, un travail qui me plaisait, j'étais amoureuse. Je le regardais autant lui que le groupe sur la scène », décrira-t-elle. Quand les terroristes surgissent, Hans perçoit « une silhouette en ombre chinoise qui tient une arme. » Il comprend instantanément. « J'ai pivoté. J'ai senti une brûlure me traverser le corps, relate-t-il. En tombant, j'ai croisé le regard d'un homme jeune, un peu barbu. Ce qui m'a frappé, c'était la quantité



de sang. Je ne comprenais pas qu'il y ait autant de sang, si rapidement. Je me suis effondré sur une femme. J'ai compris qu'elle était morte par son immobilité. Et Lou avait disparu, complètement. »

Lou, ce soir-là, s'était apprêtée. Chignon relevé, jupe, talons hauts, décrit cette jolie métisse aux grands yeux noirs, excusant ces détails « qui ont leur importance ». Quand les tirs claquent, elle ne comprend pas. Puis se retrouve « à plat ventre », balayée « par le souffle d'une balle », dans l'entrejambe d'un

homme qui lui dit : « Tais-toi, protège ta tête. » « Ils sont en train de buter tout le monde », prononce un autre. « Dans ma tête, c'était un énorme NON. J'ai pensé à l'attentat du Thalys. Dans le Thalys, ils se sont battus. Pour moi, ils étaient derrière. Je ne voulais croiser le regard de personne. Si j'arrive à ramper... » Mais sa tenue la gêne. « Je me suis rendu compte que ma jupe était relevée sur mes fesses. J'avais l'impression d'être dans un charnier et j'avais ces chaussures à talons. J'essayais de les enlever. Je

me disais : J'ai un chignon, peut-être que ça va arrêter les balles ? Qu'est-ce qui pourrait être pire ? Qu'ils me demandent de tuer les autres ? »

Une myriade de confettis

Hans, collé à un autre corps, comprend qu'il ne lui faut « absolument pas bouger » s'il veut éviter d'autres tirs. « La douleur commençait à irradier. Je ressentais le besoin de me comprimer contre cette femme pour essayer d'empêcher la douleur et le sang de couler. J'avais l'impression

que la terre allait s'ouvrir et que j'allais rentrer dedans. » Il l'ignore encore mais la balle qui a perforé sa rate s'est logée dans ses poumons. Une autre le frôle et lui blesse l'arrière du crâne. « Dès que je respirais, ça me faisait mal. À ma droite, un homme agonisait. Il faisait des espèces de moulinets avec les jambes. Régulièrement, il me tapait la tête avec ses pieds. J'avais très peur qu'il nous fasse repérer et, en même temps, chaque fois, ça me faisait un mal de chien. Puis il a arrêté... »

Quand survient l'explosion

du terroriste posté sur la scène, Lou est parvenue à s'échapper. « Dans le silence d'après » commence pour Hans « une autre étape dans ce massacre ». Il voit une myriade de confettis – « C'était assez joli ». Puis sent « des choses liquides » lui tomber dessus – « C'était répugnant ». Il bascule dans « un cauchemar » de cris et d'angoisses. « J'avais peur qu'on fasse tout sauter. Qu'on verse de l'essence et qu'on fasse tout brûler. J'avais peur de mourir brûlé vif. » Puis le temps se fige. Il sent son corps le lâcher. « Tout le monde se demande ce que ça fait de mourir. Pour moi, c'était très médiocre, assure-t-il, en faisant sourire la salle. Je n'ai pas vu de tunnel avec de la lumière au bout. Pas vu de vie qui défile. Je n'ai pensé à personne. J'avais juste froid. »

L'angoisse de la séparation

Dehors, sur le boulevard, Lou court. « C'est à ce moment-là que j'ai pensé à Hans. Dans ma tête résonnait : il faut que j'y retourne, mais mes jambes continuaient à courir. » Elle se réfugie dans un bar puis chez des gens. Elle pleure dans les toilettes : « En fait, Hans, je l'aime, et je ne lui ai jamais dit. » Elle passera deux jours « très très longs » à le chercher, s'entendant répondre à chaque appel « qu'il n'y a plus de blessés non identifiés du Bataclan ». Jusqu'à ce coup de fil qui lui apprend qu'il est « conscient et n'a pas perdu de membre ». À l'hôpital, quand elle se penche sur son visage tout blanc, il lui murmure dans un souffle : « C'était long. » Puis désigne son collier orné d'une cerise et sourit : « Tu as réussi à le garder. »

Dans « l'après » 13 Novembre, après avoir quitté pour lui « le cocon de l'hôpital », ils se décrivent comme « des petits vieux » s'épaulant l'un et l'autre. « Avec Lou, on a commencé à panser nos blessures. On a réapprivoisé la rue », dit-il. « Lui aussi devait traîner sa petite vieille, dit Lou, j'avais peur de tout. Il m'a donné la force de sortir de chez nous. » Parmi les cicatrices invisibles qu'ils portent aujourd'hui, chacun les siennes ou partagées, il y a pour Lou celle-ci : « L'angoisse de la séparation si Hans va quelque part sans moi. »

“
Qu'est-ce qui pourrait être pire ? Qu'ils me demandent de tuer les autres ?
LOU, RESCAPÉE DU BATACLAN